

anglais pour chaque colonne en français. Aussi, que le comité soumette ses propositions à la Chambre et nous sommes assuré qu'il n'y aura que les députés assez chiches pour faire perdre des milliers de louis à la province, afin de ne pas payer un abonnement de leurs propres poches, qui voteront en faveur du *Miroir du Parlement*.

Comme notre entreprise est tout-à-fait particulière et qu'en fondant notre feuille dans des conditions si désavantageuses, nous n'avons demandé de faveurs à personne; nous sommes parfaitement libre de faire ce qu'il nous plaira. Que le *Miroir* brille ou qu'il reste à l'état de projet, nous n'en continuerons pas moins notre publication; seulement, on trouvera très-juste que nous conseillions aux députés qui, ne se contentant pas de ne rien faire pour le succès de notre modeste entreprise, ont voulu encore la tuer au moyen d'une publication hybride, subventionnée par l'Etat, d'aller se faire réfléter par le *Mirror of Parliament*.

VI^e PARLEMENT CANADIEN.

1^{re} SESSION.

{ 5^{ème} séance, mercredi,
3 mars, 1858.

CHAMBRE D'ASSEMBLEE.

[Suite de la séance de mercredi.]

M. MacGee.—Je ne me serais pas décidé, M. le Président, à attirer sur moi l'attention de la Chambre, si en ma qualité de nouveau député, je n'avais pas, pour ainsi dire, le droit de parler sur le thème général de l'adresse. Il y a dans cette adresse quelques paragraphes que je blâme, en compagnie de presque tous mes collègues de cette partie de la Chambre; de plus, j'y ai remarqué une ou deux phrases que je reprocherai plus particulièrement aux conseillers de Son Excellence—les vrais auteurs de ce discours.

Je ferai d'abord mes objections générales. L'adresse me paraît plus longue qu'elle ne devrait l'être et, faut-il le dire? elle est, à mon sens, aussi obscure que longue. (Écoutez!) La multitude de mots n'est pas un indice certain d'une grande quantité de pensées; et de fait, cette adresse, semblable au cerveau de Mercurio, est remarquable "par une absence abondante de cervelle." (Rires et applaudissements.) Il y a d'abord dans les premiers paragraphes quelques assertions que la Chambre a répétées. Par exemple, il s'y est glissée une erreur historique qu'un de mes collègues a dénoncé hier; viennent ensuite de mystérieuses allusions aux intentions de nos ministres.

A l'ouverture de la première session d'un nouveau parlement, on avait le droit de demander au ministre un peu plus de nouveauté dans son programme. Au lieu de cela, il s'est contenté de nous parler de deux ou trois légères réformes qu'on avait déjà longuement discutées dans la presse et dont les ministres auraient tort de se faire gloire.

Parmi ces changements, je dois parler de l'abolition de la loi sur l'emprisonnement pour dettes et, soit de l'abolition des lois contre l'usure ou de l'élevation du taux de l'intérêt légal, et enfin d'une loi sur les banqueroutes. Dans tous ces changements, je ne vois aucun remède aux maux qui ont suivi la dernière crise financière et commerciale. On dirait qu'en rédigeant l'adresse, les ministres ont voulu imiter l'homme qui, pour consoler un malade lui parlerait de son cercueil et de sa tombe. (Écoutez, rires.)

Le relevé des revenus de l'exercice de dix-huit cent cinquante-sept montre un déficit de 2,800,000 louis, et tandis que l'adresse nous parle distinctement de nos maux, elle ne dit rien du remède qu'ils demandent. Il faut croire que les nombreuses occupations de l'Inspecteur-Général pendant sa campagne électorale ne lui ont pas permis de songer à ces questions importantes. En effet, l'hon. ministre a eu dernièrement le temps très-dur. (Rires.) On l'a vu voyager d'une extrémité de la province à l'autre, sans doute, dans le but louable de recueillir autant de renseignements que possible sur l'état du pays. Il

serait difficile de trouver un homme plus laborieux. [Rires.]

J'ai vu aussi avec plaisir, en feuilletant le livre des comptes publics, que l'Hon. inspecteur-général a distribué à plusieurs sociétés des comités de Huron et de Bruce des copies des saintes-écritures. (Éclats de rire) C'est là un spectacle rare et consolant,—un ministre des finances, un chancelier de l'Échiquier qui devient volontairement missionnaire et se fait colporteur sur les bords du lac Huron! [Grands éclats de rire.] Il est à remarquer que l'inspecteur-général n'a pas jeté sa semence sur un sol ingrat, car ses anciens commettants paraissent avoir profité de la lecture du sacré volume et, bien qu'ils aient accepté l'évangile, ils ont rejeté le missionnaire. [Rires bruyants dans toute la salle.]

Le Président—commande au sergent-d'armes de maintenir l'ordre dans les galeries.

(A continuer.)

— Nous devons prévenir MM. les Membres et les employés du parlement, abonnés à notre journal, qu'ils trouveront leurs numéros du jour, aux bureaux de poste du Conseil ou de la Chambre, à 5 heures de l'après-midi.

Quelques personnes ont adressé à notre imprimeur des lettres relatives au *Journal des Débats*. Nous devons leur dire que M. Blackburn n'a absolument rien de commun avec notre administration, et que notre bureau, qui était d'abord dans le même bâtiment que son imprimerie, est à présent au No. 35, rue Yonge, près du lac.

— Nous avons reçu ces jours derniers plusieurs lettres d'abonnés retardataires qui nous demandent les premiers numéros du *Journal des Débats*. Cette semaine même nous serons en mesure de faire droit à leurs demandes.

LES JENKINS.

SCENES DE LA VIE AMERICAINE.

(Voir les Nos. 1, 2, 3, 6 et 7.)

Toute la ville fut fidèle au rendez-vous donné par le vieux Samuel. La curiosité publique était excitée par le langage des journaux, et nulle part autant qu'aux Etats-Unis les citoyens n'ont le goût des affaires publiques. C'est la seule récréation des *Yankees*. Plus de quinze mille personnes, hommes, femmes et enfants, étant réunis sur l'esplanade, Samuel Jenkins s'avança sur la plate-forme, et dit d'une voix grave et solennelle :

"Ladies and gentlemen,

"Si jamais nation puissante a été comblée depuis sa naissance des bénédictions de la divine Providence, c'est assurément la libre, grande et généreuse nation américaine. Pas une année, depuis tant d'années que nous avons proclamé notre indépendance, n'a cessé d'ajouter de nouvelles gloires et de nouvelles prospérités à celles que les années précédentes avaient déjà entassées sur nous. La grande république, qui baigne ses pieds dans la mer du Mexique, étend son bras droit sur le Pacifique et son bras gauche sur l'Atlantique. Des millions d'hommes peuplent aujourd'hui les solitudes que les daims seuls et les *buffalos* connaissaient avant l'arrivée de Walter Raleigh et de William Penn sur ces fortunés rivages. Des villes immenses s'élèvent sur le bord de ces fleuves que sillonnaient les barques des Indiens, et de nombreux chemins de fer portent d'une extrémité de l'Union à l'autre ce blé qui remplit nos greniers et que l'Europe nous envie. Mais où trouverons-nous, dans les limites de l'Union et peut-être sur le terre habitable, un pays plus aimable et plus beau que notre chère vallée du Scioto, dont la source glacée sort des entrailles profondes de la généreuse terre de l'Ohio, et arrose de ses eaux bienfaites, que grossit le *Red-River*, cette ville puissante, l'ouvrage de nos mains et l'orgueil de notre cœur? Qui a construit ces maisons dont l'architecture variée réunit toutes les beautés des monuments les plus merveilleux de l'Europe ancienne et moderne? Quel architecte, quel ingénieur a tracé ces larges rues qui ét coupent à angle droit avec une admirable symétrie? Qui a ré-